

Albert Nguyên

Le lien intersinthomatique : un poème *

J'ai choisi d'aborder un thème qui intéresse beaucoup de gens puisque je vais parler des relations de couple, lien privilégié s'il en est. Le sujet est vaste, il fait la une des magazines chaque semaine avec plus ou moins de bonheur. Je ne vais évidemment pas prendre la question sous cet angle mais l'interroger à partir de la psychanalyse. D'autant que l'analyse ne s'adresse pas au couple mais aux sujets pris un par un. Il n'en reste pas moins que la plupart des sujets venant en analyse ont un ou une, voire plusieurs partenaires et que dans les cures il en est question, qu'il s'agisse d'une idylle commençant dans un certain émoi, un certain chambardement, ou au contraire et plus souvent d'une crise de couple à laquelle fait écho une crise subjective de l'analysant.

L'expérience de l'analyse change-t-elle le couple dès lors qu'on peut attendre des effets de la transformation, de la métamorphose que l'analyse permet à un sujet ? Contrairement à ce qui est répandu, l'analyse ne conduit pas nécessairement au divorce, et je me propose d'examiner plutôt la nature du lien, lien de corps et de parole, qui résulte d'une analyse... ou de deux, puisqu'il arrive que les deux partenaires soient concernés par une analyse individuelle.

Peut-être l'avez-vous remarqué, j'ai choisi un titre un peu énigmatique pour aborder un sujet difficile et néanmoins crucial :

- qu'est devenue la relation au partenaire après une analyse ?
Dans quelle mesure peut-on parler de lien intersinthomatique ?

- l'hypothèse d'une résonance entre le signifiant de « lien intersinthomatique » avec la dimension du poème que j'emprunte au dernier Lacan.

* Intervention faite au Forum de Montpellier, mai 2012.

Je commencerai par m'expliquer sur le lien sinthomatique puisqu'il faut d'abord l'examiner à la lumière de ce qui est le plus souvent mis au cœur de la relation amoureuse, à savoir un lien symptomatique. Le lien symptomatique doit être distingué du lien sinthomatique, le trajet d'une analyse va du premier au second. Mais ce lien n'est pas strictement réservé à proprement parler au symptôme : le fantasme, sa construction et sa traversée y sont impliqués au premier chef. En effet, on ne passe pas du symptomatique au sinthomatique sans avoir pu isoler le fantasme fondamental, soit la loi sur laquelle se règle l'ensemble des fantasmes du sujet. On ne peut faire l'économie de cette traversée car c'est elle qui ouvre à l'identification au sinthome, dont je rappelle qu'elle constitue le dernier modèle proposé par Lacan pour la fin de l'analyse dans le séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*.

Comment rendre compte du passage opéré par Lacan du symptôme au sinthome ? Nous ne pourrions pas ici parcourir le long chemin emprunté par Lacan dans son séminaire, j'indique juste qu'il faut prendre en compte le dernier enseignement, celui au cours duquel il a développé la théorie des nœuds et du nœud borroméen en particulier, cela dans la mesure où il cherchait un moyen d'attraper le réel qui se dérobe toujours à la prise, les mathèmes et l'objet *a* ne l'ayant pas satisfait. C'est à montrer sur le nœud ce qui pouvait être réparé, remis en place par l'adjonction aux trois ronds du réel, du symbolique et de l'imaginaire d'un quatrième rond qu'il a nommé sinthome que le passage, la transformation du symptôme au sinthome se fait à partir de la réduction des coordonnées signifiantes du symptôme.

Le lien intersymptomatique

À la suite de Lacan, je vous propose la thèse suivante : ce qu'il faut dire sur le symptôme, ce n'est pas tant mettre en avant, comme Freud l'avait fait, le sens sexuel du symptôme, mais plutôt dire que le symptôme rend compte, répond d'un défaut du sexe, et ce défaut, Lacan l'a nommé : il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire. Tel est le réel de la psychanalyse.

À quoi cette thèse tient-elle ? À plusieurs choses que je résume et je vous renvoie pour les développements de Lacan au *Séminaire XX, Encore*.

D'abord l'amour, qui supplée à cette impossibilité d'écrire le rapport sexuel, pour un temps. L'analyse change quelque chose à l'amour, dont le fondement narcissique débouche pourtant sur une belle question : y a-t-il un amour pour un autre, un amour qui ne vise pas à faire Un, ce que Rimbaud appelait « un nouvel amour » ?

J'aurais tendance à dire que oui, mais ça reste à prouver dans chaque cas, c'est ce que Lacan a fini par nommer l'*amur*, cela pour dire que l'amour se heurte au mur, au mur du langage et de la parole. Parler conduit à ceci, aussi loin que le sujet s'engage à dire : le mot et la chose ne se rejoignent pas, dans la quête de son être le sujet échoue et ne peut rejoindre son être, d'où l'expression de manque à être. Lacan l'a pointé : il n'y a d'être que de parler, parlêtre, et il n'y a pas d'autre être.

Après l'amour et l'*amur*, il y a la jouissance. C'est le deuxième point, le plus important : les jouissances de l'homme et de la femme sont dissymétriques et cette dissymétrie traduit le réel, l'impossible.

À l'*amur* et aux jouissances, il faut ajouter le désir, lequel désir est l'enjeu d'une analyse puisqu'il s'agit de désentraver, désaveugler, de mettre au jour un désir qui se présente comme problématique : les sujets viennent en analyse bien souvent parce que le désir leur fait problème, embarras, insatisfaction, peur ou angoisse.

Quelle transition entre symptôme et sinthome ?

Le lien poématique

Un poème ai-je écrit, tout se joue à partir du point d'exclamation : avec ! ou sans ! « Avec » renvoie aux avatars tragi-comiques de la relation amoureuse. « Sans » renvoie à ce qu'il faut bien appeler l'écriture du poème, et là nous entrons dans une zone dirai-je non pas tant de turbulences (ça, c'est plutôt avec le point d'exclamation !) que dans la zone éthique, dans la zone du poéthique ou du poématique, voire du poéméthique : c'est autour du consentement (consentement du partenaire aux changements résultant d'une analyse) et de la responsabilité (à entendre comme responsabilité sexuelle).

À quoi s'agit-il de consentir ? Au trait pervers du partenaire, à l'exercice de l'enjeu phallique, à la jouissance Autre d'une femme, au réel du sexe, au sinthome dans les bons cas, soit à la jouissance résiduelle (incurable, inanalysable) : tout un programme.

Comment assumer la responsabilité sexuelle ? C'est exactement tenir compte du réel, et non seulement consentir, se prêter à ce que le partenaire propose de changements mais plus encore désirer, car c'est bien de désir qu'il s'agit et même plus précisément de désir *de* savoir. C'est le désir de savoir, non pas toujours plus de savoir qui pourrait virer à la persécution du partenaire duquel il s'agirait d'extirper toujours plus de savoir, mais tenir compte de la survenue d'un savoir unique, savoir de l'inconscient, non pas savoir que le sujet profère mais savoir qui se dit et que le sujet lui-même ne connaît pas mais où à coup sûr il se reconnaît, il s'y reconnaît : se reconnaître n'est pas connaître. C'est donc désir de savoir la limite du dire, désir de tenir compte de l'impossible à dire. Pour le dire simplement, il s'agit de rester en éveil pour accueillir les trouvailles du/de la partenaire et ne pas perdre de vue que cet éveil et ces trouvailles ne vont pas sans dire.

De quel poème parlons-nous dans la psychanalyse ? Il ne s'agit pas de faire de la poésie, qui, par quelque côté, est jeu de la métaphore. Il s'agit de ce poème particulier qui est poème de l'impossible, poème répondant de l'impossible, à l'impossible. Autrement dit, poème de l'inconscient, mais, attention, il ne s'agit pas là de l'inconscient langage, et c'est bien pourquoi lorsque Lacan aborde le poème il dit qu'il s'écrit : le poème s'écrit.

Ce que permet l'analyse, c'est, ce poème qui s'écrit, le signer : c'est ça le sinthomatique ; le poème est nomination, et même peut-on dire nomination du réel par le sinthome. Reste à savoir alors ce que le sujet sera à même de vivre ensuite : les rencontres avec le réel du sexe et de la mort (Blanchot, Bataille, Beckett).

Le poème qui s'écrit

Parler de poème signale ce que ça comporte de travail sur et dans la langue. Et si on parle de poème et non pas de poésie, c'est parce que en effet il s'agit avec le poème du rapport que le sujet entretient avec le réel, réel auquel il fait en quelque sorte une « réponse habilitée ». Il ne s'agit pas de filer la métaphore, il s'agit, cette langue *hystorique*, archaïque, ce que Lacan appelle *lalangue*, de la travailler, ou plutôt de laisser travailler le chant. Il y a dans le sinthomatique ce nœud entre langue et réel, un nœud qui a pour fonction de dématérialiser la langue : avec Joyce de la casser, avec Celan d'en faire polyphonie, avec Beckett d'y introduire des néologismes.

Mais il y a plus, et Lacan nous met sur la voie lorsqu'il précise qu'il ne s'agit ni de faire de la poésie, ni d'être poète, mais bien d'être poème : « Je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet. »

Ce qui signifie, et c'est ça le poème, qu'il s'écrit ; il n'y a de poème qu'à le situer dans l'écriture, écriture qui échappe au sujet (pensez aux écrivains qui disent écrire par nécessité). Le nom de sinthome dépend de ce poème qui s'écrit. Ce qui s'écrit est un mixte, car, s'il défait, dépasse, déconstruit la langue de l'Autre d'abord reçue, l'écriture ne peut pas ne pas s'en servir. Et elle s'en sert de faire sa place au dire, à ce dire que toujours le dit oublie.

Le poème est un mixte, car ce qui s'y invente prend appui sur, ne peut faire l'économie de puiser dans le réservoir de la langue de l'Autre. Du point de vue de la langue, le sinthomatique relève de ce qui s'en invente à partir de ce qui a été emprunté. Le sinthome là se rapproche du style, en tant qu'il est singulier d'une part et en tant qu'il inclut la responsabilité sexuelle d'autre part.

Il n'y a rien de plus exaltant que d'être le poème qui s'écrit, en faisant sa place à l'inconscient réel jusqu'à en faire son nom propre.

Pourquoi le poème s'écrit-il ?

Ce qui s'écrit, ce qui ne peut que s'écrire, ce qui s'écrit par la grâce du sinthome, c'est la réponse à ce qui ne peut s'écrire, le rapport sexuel. Et d'ailleurs tout ce qui s'écrit ne s'écrit qu'en réponse à l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel. C'est bien pour cette raison qu'il n'y a au mieux, dans le couple, qu'un rapport, un lien intersinthomatique, soit la façon dont les partenaires se débrouillent avec l'ab-sens du rapport sexuel.

Je vous cite là un court extrait d'une intervention au cours du congrès sur la transmission à l'EFP, de 1978, où Lacan commence par distinguer selon l'étymologie ce qui chute (*ptome*) du symptôme, là où le sinthome noue ensemble, fait tenir ensemble : « C'est au point que je considère que vous là, autant que vous êtes, vous avez comme sinthome chacun sa chacune. Il y a un sinthome "il" et un sinthome "elle". C'est tout ce qui reste du rapport sexuel. Le rapport sexuel est un rapport intersinthomatique. C'est bien pour ça que le signifiant qui est aussi de l'ordre du sinthome, opère : c'est bien pour ça que nous avons le soupçon de la façon dont il peut opérer : c'est par

l'intermédiaire du sinthome. » Vous retrouvez la même idée dans le séminaire *Le Sinthome* (séance du 12 juin 1976) : « C'est du sinthome qu'est supporté l'Autre sexe. »

Il n'en reste pas moins qu'il y a là pour un sujet la possibilité de parler en son nom propre, autrement dit d'habiter la langue qu'autorise le sinthome, son sinthome, c'est-à-dire sa jouissance. Il arrive ces accidents, ces moments pour le parlêtre, l'être parlant, moments où il peut entendre qu'il parle en son nom. Le lien intersinthomatique suppose que chacun des partenaires puisse, peu ou prou, parler en son nom et pas seulement véhiculer la langue venue de l'Autre. Ce sont ces moments où il prend la mesure de ce qui résulte d'une analyse : là où il était le porte-parole de l'Autre il produit une parole qui porte. Et la parole qui porte, c'est capital. Pourquoi ? Tout simplement parce que la parole qui porte est une parole qui, certes, n'est pas sans jouissance, mais qui est d'abord une parole de désir, désir de dire qui « s'apparole », qui s'appareille à un dispositif singulier de jouissance.

Elle est singulière et c'est pourquoi Lacan peut en déduire qu'en ce point, quand ça surgit, eh bien, « on le sait, soi ». Bien sûr on pourrait gloser sur le « soi » qui n'est ni le self, ni le « soit ». C'est un soi qui dit que le choix est fait, et comme le disait Freud, quand le sujet touche à ce plus intime qui l'effraie, qu'il est « au frais, et... à ses frais »... si je puis dire, il est chez lui, « chez soi », il a trouvé son lieu, sa demeure (*Heim*). Ce lieu, c'est la *terra incognita* de l'inconscient, la terre, dira Lacan, non de l'*Unbewusst* mais de l'Une-bévue.

Ce que je déduis en définitive de cet être-poème qui s'écrit, c'est, pour un couple, la dimension d'ouverture qu'apporte le sinthome, mais non pas ouverture sans limite : la langue fait limite. Cela étant, dans cet espace, dans ce champ d'intersinthomatique qui s'est ouvert, il y a beaucoup à faire, à commencer par écouter le/la partenaire pour éventuellement entendre ce qu'il/elle a à dire, et à continuer par le fait d'y répondre. Le résultat constitue ce qu'on appelle vivre. On ne sait pas ce qu'est la vie, mais on sait que ça existe, et que pour être « chez soi » de temps à autre, il faut aussi pouvoir entendre ce qui est hors de soi, ce qui veut dire faire de l'autre, élire (et lire) l'autre comme sinthome.